

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 51

Artikel: Mon carnet
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224276>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

paraissait importante. Voyons, récapitulons : un parapluie pour ma femme, un pour ma nièce, un pour ma fille...

— Cela fait quatre, conclut Mme Courducol.
— Non trois.

— Quatre avec le tien ! Il oublie déjà le sien. Ah ! ce sera du joli. Que va-t-il nous rapporter ?

— Je vous rapporterai quatre parapluies, répliqua en se révoltant timidement le bureau-crata. Je sais encore acheter quatre parapluies : un d'homme et deux de femme.

— Et trois de femme.

— Oui, et trois de femme. Avec vos réflexions, vous me feriez perdre la tête.

Virginie proposa :

— Faut-il t'inscrire la commande sur un bout de papier ?

— Virginie, riposta Horace avec une certaine dignité, je te prie d'être respectueuse. Ton père n'est pas encore gâteux. Deux parapluies d'homme et trois de femme, c'est-à-dire deux de femme et trois de... Enfin, je sais... Oui, je sais. A ce soir, je vais rater mon train avec vos histoires.

Quand il fut sur la route, les trois femmes lui crièrent encore en riant :

— Quatre parapluies !

— Un d'homme et trois de femme !

— Ne te trompe pas !

— Fais un nœud à ton mouchoir !

Lorsque Courducol entra dans le compartiment, la dernière recommandation de ses « femmes » lui revint à l'esprit.

— Elles ont raison, pensa-t-il, je vais faire un nœud à mon mou... Allons, bon, c'est bien de moi, ça !

Il venait de constater qu'il avait oublié de prendre un mouchoir.

Si surprenant que cela soit, maintenant que vous connaissez le bonhomme Horace Courducol pénétra dans le magasin préféré de ses « femmes ». Il poussa la grande porte et s'arrêta après trois pas. Un employé vint à son aide :

— Monsieur cherche ?

— Oui, le rayon de... des...

— Je vois, la confection pour hommes. Deuxième étage, près les rubans. Vous avez un ascenseur à droite.

— Non, non ! ce n'est pas la confection.

— Alors, les gants, les chaussures, la parfumerie, la layette, les...

— Ne m'embrouillez pas... Ah ! oui, j'y suis : les parapluies.

— Au fond de la galerie.

— Merci.

Un quart d'heure après ce court dialogue, Courducol avait fait ses achats.

— C'est pour envoyer ? demanda le chef de rayon.

— Oui, c'est-à-dire non, je les emporte. Faites-moi voir encore : un parapluie d'homme et un, deux, trois de femme. Ce doit être cela. Le mien, celui de ma femme, celui de ma fille, celui de ma nièce. Oui, le compte y est, je ne me suis pas trompé.

Horace Courducol paya, prit le lot de pépins et se dirigea vers la sortie. Devant la porte, il recompta ses parapluies.

— Allons bon, je m'en doutais, je me suis fichu dedans !

Et il revint trouver l'employé qui l'avait servi.

— Dites-moi, mon ami, j'ai dû me tromper. Je devais acheter quatre parapluies et voici que j'en ai cinq.

— Mais vous comptez le vôtre avec, répondit l'employé en souriant.

Horace, tout confus, sortit sans mot dire.

Le train de 19 h. 7 est en gare. Horace, qui n'a pas oublié au bureau (grâce à l'amabilité d'un collègue) son précieux colis, monte dans un compartiment encore vide.

Deux fois, trois fois, quatre fois, il compte ses parapluies. Il n'en a pas perdu un seul. Qui oserait prétendre, maintenant, qu'il est incapable de remplir une mission de confiance ! Il le démontrera aisément à « ses femmes ».

19 h. 7 : le train va partir. Déjà un employé

ferme la portière, quand un voyageur se précipite et monte dans le compartiment occupé par le sous-chef de bureau et ses cinq pépins. L'homme qui vient d'arriver s'est installé en face de Courducol et, tout en soufflant, car il a couru, il regarde son compagnon de voyage.

C'est curieux, le visage de ce voisin ne lui est pas inconnu. Où a-t-il vu cette tête-là ? Au café ? Non. Ah ! mais oui, parbleu, c'est le client qui, chez le coiffeur, avait pris son parapluie croyant saisir le sien. Mais que voit-il, Courducol a maintenant cinq parapluies. Est-ce que par hasard ?... Parbleu ! le doute n'est pas possible, après l'incident du matin dans le salon de coiffure. Et lui, bonne poire, qui avait pris cela pour une simple distraction !

L'homme qui vient de monter dans le compartiment regarde Courducol en hochant la tête. Courducol, qui l'a reconnu aussi, lui sourit. Alors, désignant d'un doigt tremblant d'indignation, les cinq parapluies que le petit bourgeois tient entre ses jambes maigres, le compagnon de route du bureau-crata lance, à mi-voix, dans un sourire amer :

— Bonne journée, hein ?

Jean Kolb.

L'AFFAIRE EXCEPTIONNELLE

*Par un de ces riants matins,
Je pénétrais avec Georgette
Dans un de nos grands magasins :*

*« Il faut, dit-elle que j'achète
Des gants, qui sont, en ce moment,
Donnés pour une bagatelle ;
Je t'assure que c'est vraiment
Une affaire exceptionnelle. »*

*Elle en fit emplette aussitôt
Pour le moins de cinq à six paires ;
Et, m'indiquant un boléro*

*Brodé d'arabesques légères :
« Un cadeau ! Cent cinquante francs ;
(Ça vaut cinq cents ! prétendit-elle) ;
C'est... (je vois que tu le comprends),
Une affaire exceptionnelle ! »*

— « Si je comprends ! Peux-tu douter ?

*La chose est claire, mon amie,
Et même je dois ajouter
Que c'est là de l'économie ! »*

*On lisait à tous les rayons,
En lettres sensationnelles,
Ces mots : Rabais, Occasions,
Affaires exceptionnelles !*

*Georgette emporta des jupons
Qui lui semblaient indispensables,
Un corset et quelques coupons
Laissés à des prix abordables.
Je crois que le diable, malin,
Pour mieux vider notre escarcelle,
Mettait toujours sur son chemin
Une affaire exceptionnelle.*

*Nous sortîmes des magasins,
Ne pouvant nous offrir un coche,
Car en ayant tout dans les mains,
Nous n'avions plus rien dans la poche !*

*« Félicite-moi, mon chéri,
Tu dois être fier, reprit-elle,
D'être l'enviable mari
D'une femme exceptionnelle ! »*

*Elle croyait être, ô candeur,
Une économe ménagère !
Jugez un peu, si, par malheur,
Elle avait été dépensière !*

*O vous, trop confiants époux,
Qu'une femme aimable ensorcelle,
Ouvrez l'œil et méfiez-vous
De l'affaire exceptionnelle !*

Georges Dubut.

Une petite expérience. — Un chien, dans la rue, mord un monsieur. Le maître du chien se précipite vers le mordu :

— Votre adresse, monsieur ! J'irai prendre de vos nouvelles, me rendre compte du dommage...

— Je vous remercie...

— Non ! c'est moi... Mon chien a des allures bizarres. Avant de le faire abattre, je voudrais savoir, par les symptômes qui se manifesteront en vous, s'il est enragé !

SUR LE VIF

A H ! mon Dieu ! je n'ai plus pensé aux tomates et mon mari en veut absolument ! Je suis éreintée, et il faut que je redescende !

Madame a fait son marché, parce que Eudoxie s'occupe d'un savonnage. Or, Madame a choisi un cinquième étage pour voir bien clair, pour être à l'abri de la poussière, pour n'avoir pas de bruit au-dessus de soi. Elle n'a pas voulu d'ascenseur parce que cela peut se démolir. D'ailleurs, elle avait dix ans de moins quand elle est venue habiter là, et elle ne prévoyait pas qu'elle perdrait et l'élasticité de ses ans plus jeunes, et la mémoire...

C'est ainsi que quand les tomates ne sont pas dans le sac au marché, Madame se voit contrainte de reprendre le chemin détesté de cet escalier.

Elle est énervée quand elle revient :

— Qu'as-tu ? lui demande naïvement son mari.

— Ce que j'ai ?... Je n'en puis plus !

— Pourquoi donc ?

— Il a fallu que je monte deux fois les étages !

— Pour quelle raison ?

— Pour tes tomates !

— Oh ! mes tomates ! mes tomates !

— Naturellement ! si tu n'étais pas si coléreux, je ne me serais pas donné la peine de retourner en chercher, mais pour avoir une scène...

— Je te ferai remarquer, ma chérie, que la scène, c'est toi qui la provoque...

— J'en étais sûre !... Je suis fourbue et je serai encore coupable.

— Je n'ai pas dit cela !

— Tu en meurs d'envie ! Tout est toujours de ma faute.

Madame pleure parce que la lassitude l'a rendue irritable, ce qui se comprend, mais ce n'est pas du tout de la faute de son mari.

Après un moment d'accalmie, monsieur reprend doucement :

— Ma chérie, je t'ai indiqué souvent le système de l'ardoise.

— Tu me prends pour une infirme, interrompt Madame, avec reproche...

— Nullement, mais on peut être sujet à des défaillances de mémoire...

— Ma mémoire est excellente.

— Que vas-tu t'imaginer là ! à propos d'ardoise !... Si je ne notais pas mes courses sur mon carnet, j'en oublierais la moitié.

— Naturellement, un homme !

— Comment, un homme ?

— Qui a un tas de choses inutiles dans la tête.

Madame ne sait plus quoi répliquer. Le ton persifleur de monsieur l'agace furieusement. Elle prend de nouveau le parti de pleurer, de parler de sa mère si bonne, de son père si dévoué, de l'harmonie qui régnait entre ses parents.

Un coup de sonnette, Madame mère entre, agitée, volubile :

— Ton père vient de me faire une scène !

C'est un égoïste... J'avais oublié une commission et il m'a forcée, tu entends, forcée à retourner la chercher.

Madame junior réplique suavement :

— Comment ! à votre âge, vous vous arrêtez encore à des puérilités pareilles ! Il y a longtemps que mon mari et moi en avons fini avec ces bêtises. Moi, d'abord, pour ne rien oublier, j'ai une ardoise...

MON CARNET

Il y a quelqu'un qui nous oublie moins vite que notre meilleur ami : c'est notre créancier.

—o—

Je parierais volontiers qu'il y a plus de jeunes filles sachant danser que de jeunes filles sachant l'orthographe.

—o—

Un de mes amis prétend que la seule supériorité incontestable de l'homme sur les animaux est de se moucher le nez.

—o—

Je connais des gens qui professent un tel respect

pour la vérité qu'ils s'en tiennent toujours à distance... respectueuse.

On veut bien croire que le voisin descend du singe; mais jamais on ne croira qu'on en descend soi-même.

Et son tableau de vie... Nouvelles par Mme David-Perret. — A. Delapraz, éditeur, Neuchâtel.

D'aimables paysages, des personnages bien vivants et sympathiques, malgré leurs défauts, font tout l'agrément des récits que nous présente Mme David-Perret. Ses «tableaux de vie» sont bien observés et témoignent d'un optimisme encourageant. Pour ma part, c'est le premier de ces récits, intitulé «Laquelle» que je préfère; le portrait de Léopold me semble tout particulièrement réussi. Ce livre, bien de chez nous, est charmant et fera plaisir à chacun. Syl.

Une Trouvaille, par Mme Suz. Gagnebin. — Payot et Cie, éditeurs.

Quelle bonne idée que d'avoir réédité *Une Trouvaille*! C'est un des plus jolis livres que Mme Gagnebin ait écrit. Il est d'une lecture attachante et nos jeunes filles y trouveront le même plaisir que jadis. Les aventures d'Aimée, ses joies, ses chagrins ne les laisseront point indifférentes et elles rêveront sans doute des bouquets merveilleux, du bourru bienfaisant, du bon docteur et des tantes originales, sans oublier le prince charmant, en l'occurrence, le plus aimable des directeurs d'usine. Syl.



A côté du bonheur.

D'UN dernier coup de râteau, Juliette Destral amoncela les feuilles sèches qui bruissaient sous ses pieds. Un instant, elle admira le beau tas chatoyant qu'elle venait d'en faire, où brillait toute la gamme des ors, depuis l'or brun des feuilles mortes et déjà recroquevillées, au jaune pâle de celles qui venaient de descendre lentement, détachées par un souffle, mais encore vivantes, puis elle regarda au loin, la campagne assombrie, déjà, par le brumeux soir de novembre.

— C'est tard, se dit la jeune fille, je suis toute seule dans les champs... Pourtant, non, voilà quelqu'un, on dirait Samuel Fayot.

Ce quelqu'un était un jeune paysan, de haute taille, large d'épaules, avec un visage énergique et hâlé qui eût semblé rude, sans la douceur des yeux bleus qui avaient la naïveté de ceux d'un enfant.

— C'est toi, Samuel, dit Juliette surprise, fais-tu l'école buissonnière?... où peux-tu bien aller par ce chemin à des heures pareilles?

— Pas plus loin qu'ici, fit le jeune homme, je te cherchais.

Sa voix nette, sérieuse, était si émue, son regard si anxieux, que Juliette, tout de suite, comprit pourquoi il la cherchait.

— Juliette, continua-t-il, ça veut t'étonner ce que j'ai à te dire, parce que je ne t'ai jamais fait la cour, mais vois-tu, déjà à l'école, tu étais une toute petite et moi un grand... et quand j'étais bovaïron chez vous... je me disais déjà: C'est la plus jolie de toutes et la plus gentille...

Il s'arrêta un instant, les yeux fixés sur la jeune fille qui, appuyée sur son râteau, regardait au loin avec une expression indéfinissable, puis il reprit:

— Tu vas me trouver bien vaniteux, bien hardi, mais depuis que je suis en âge de penser à ça, je me suis toujours dit: Il me semble qu'on se conviendrait, je saurais bien la rendre heureuse... Je t'aime, Juliette, tu comprends.

Juliette, maintenant, le considérait. Sur l'énergique visage de Samuel, elle lut tant d'anxiété, tant d'amour aussi, qu'elle eut un grand chagrin de ce qu'elle allait répondre.

— Pourquoi me dis-tu ça aujourd'hui? demanda-t-elle.

— Parce que, vois-tu, c'est les circonstances... Mon frère aîné se marie, tu sais, il restera à l'Arpettaz... moi on m'offre une ferme à Champigny... l'autre bout du canton, quoi... Une

grande ferme, pas bon marché... tu vois que je ne te dore pas la pilule... Je me suis dit: Avec elle, je n'aurai pas peur... elle n'aura pas peur non plus, ni du travail, ni des années difficiles... Veux-tu Juliette?

Juliette secoua la tête.

— Mon pauvre Samuel, dit-elle.

Il y eut deux secondes de silence, puis Samuel dit d'une voix changée:

— Tu ne veux pas?

— Mon pauvre Samuel, je suis sur le point de me fiancer avec un autre.

Samuel eut un tressaillement.

— Un autre, fit-il, quel autre? pas ton cousin Maurice Destral, pourtant?

— Pourquoi pas Maurice? fit la jeune fille légèrement agressive parce que, dans le ton de son interlocuteur, elle avait senti le blâme.

— Pourquoi?... il se tut et reprit: Espérons que tu seras heureuse quand même.

D'un geste violent, il avait remis son chapeau, et, à grandes enjambées, partait dans la direction opposée au village.

Jusqu'à ce qu'il eût disparu, caché par l'ombre qui montait, Juliette le suivit des yeux, puis le cœur étrangement triste, elle partit aussi. A cent pas d'elle, le village étendait ses grands toits penchés en auvents, ses jardins déflouris, ses vergers frissonnant sous l'automne. Ici et là, une maison se détachait des autres, la façade en plein midi, les dépendances du côté de bise. On les appelait du nom des champs qui les entouraient: Les Champex, La Bergère, et, beaucoup plus loin, complètement isolée, la ferme de l'Arpettaz, où Julien Fayot avait élevé ses six fils, tous braves garçons, grands, forts et intelligents, une famille à montrer dans une exposition, disaient sans ironie le régent qui les avaient instruits. C'étaient des gens qu'on voyait rarement au village. Julien Fayot et sa femme avaient dû travailler beaucoup et avaient élevé leurs enfants sévèrement, presque durement, mais non sans tendresse. Bambins, déjà, ils avaient appris ce que c'est que le devoir, le travail et la discipline. Le matin, à déjeuner, ils mangeaient de la soupe, et ils allaient à l'école nu-pieds et sans chapeaux, ce qui ne les empêchait pas d'en savoir aussi long que les autres sur la géographie du canton de Berne ou les fractions décimales.

A mesure qu'ils devenaient grands, et que, en se haussant sur la pointe des pieds, ils pouvaient détacher les vaches et leur mettre les clochettes, le père Fayot envoyait ses fils en qualité de bovaïrons chez les gens du village. C'est ainsi que Samuel, le second, avait, trois automnes consécutifs, gardé les vaches de Victor Destral, le père de Juliette, alors que Juliette elle-même était encore une petite fille.

Juliette, pour regagner le village, avait pris à travers les prés tondus ras. Les feuilles roulaient sous la bise qui se levait, aigre et violente. Ici et là, une marguerite trop tard fleurie balançait sa petite tête mélancolique. Il faisait froid. Juliette, de son pas souple et allongé, se hâtait, lorsque tout près d'elle, une voix masculine, un peu rude, mais qui se faisait douce, appela: «Juliette...» La jeune fille, avec un sourire, se retourna. Le nouveau venu était un beau garçon, avec des cheveux qui bouclaient sous son chapeau rejeté en arrière, et des lèvres très rouges sous la moustache plus pâle que les cheveux. Toute sa personne avait un air dominateur qui devait plaire aux jeunes filles. A deux pas de Juliette, il s'arrêta, joignit les talons, salua militairement, et s'annonça: «Mon colonel, brigadier Destral, à votre recherche.»

— Bien, dit Juliette en riant, prends vite mon râteau, il me gèle les mains.

Il avait jeté à terre le râteau, et dans ses deux mains, prenait celles de la jeune fille qu'il attirait à lui.

— Laisse, disait-elle, on pourrait nous voir. Mais non, c'est tout nuit, tu crois que je vais te laisser partir sans t'embrasser, quand il y a une heure que je me veille pour te voir revivre?

— Une heure, la belle affaire, par ce joli temps... c'est tout ce que tu voulais?

— Non, écoute, Juliette, je voulais te dire qu'à présent, on veut se fiancer.

— Ah! qui, on?

— Toi et moi.

— Tiens, tu as décidé ça tout seul?

— Oui, sûr de ton approbation... Plaisanterie à part, Juliette, la mère aimerait qu'on se marie au printemps, il faudrait nous fiancer tout de suite.

Juliette était devenue sérieuse.

— Comme tu y vas... Mais je crois que tu as raison, il vaut mieux que la situation soit nette.

— Bravo! mais tu n'as pas besoin de prendre cet air d'enterrement.

— C'est que, vois-tu Maurice, il me semble que nous venons de passer nos plus beaux jours.

— En voilà une idée!... quand on sera mariés, ce sera encore bien plus beau.

— Alors, tu seras un bon mari.

— Ma petite Juliette, tu verras, on sera heureux, je te dis.

(A suivre.)

L. Musy.

Elle devait se dépêcher... — Madame Dubois, comme vous tricotez fiévreusement!

— Oui, je veux finir ce pull-over, parce que je n'ai presque plus de laine!

Maison HUBER
Facteurs et Accordeurs de Pianos
fondée en 1896 à Lausanne

Grand choix, DROITS et à QUEUE

Ses représentants des célèbres marques
BOSENDORFER, BECHSTEIN

Pour lutter contre la mévente des VINS VAUDOIS
demandez un

GIRARDOR

Vermouth exquis à base de
VIN VAUDOIS

L'Armonica - Cooperativa
STRADELLA
Le ROI des accordéons

Agent général pour la Suisse:
Lc. MARGOT
Rue Centrale 8 Lausanne
Catalogue gratis franco

TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le
choix des verres, le confort
des montures, l'exécution
des ordonnances. — 35 ans
de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549

Pour la rédaction
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron

DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC

S. Geismar Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE